Sans datte
20 mars 1793

121

AVIS
PRESSANT,
A LA CONVENTION,

PAR UNE VRAIE RÉPUBLICAINE,

MANDATAIRES DU PEUPLE SOUVERAIN,

QUAND les hommes sont divisés d'opinions et d'intérêts, dans le temps des révolutions, c'en est fait de la liberté et de l'égalité : l'union des vrais républicains fait leur force, et cimente leur gouvernement. Elle est l'arrêt de mort des tyrans. Quand serez-vous frappés de cette vérité ?

CITOYENS, la patrie est au bord de l'abyme ; la foudre des brigands couronnés est prête à l'embrâser de toutes parts. Je viens vous offrir le seul moyen qui puisse la sauver. Ce moyen est facile, puisqu'il est entre vos mains.

La Convention Nationale est devenue enfin la boîte à Pandore ; est-ce le crime ou la vertu qui doit triompher ? Si c'est le crime, faites couvrir d'un crêpe noir la statue de la France, donnez le signal de la mort, et terminez nos maux ; si c'est la vertu, faites parler les loix républicaines, faites punir les agitateurs, et terminez nos maux ? Choisissez et terminez nos maux.

Le temps de vous supplanter par une ambition délirante et de briguer les applaudissemens populaires est passé. Il ne s'agit pas de se disputer les talens ; mais la gloire de sauver la patrie, et cette discussion n'est pas un combat à mort entre les citoyens, comme celui que vous présentez tous les jours dans vos séances, il ne vous reste plus qu'un moment précieux ; sachez en profiter, ou c'en est fait de vous, du peuple et de la France entière. En vain je vous donnerais le nom de législateurs ; sachez le mériter ; sachez encore plus, pour l'imprimer dans toutes les ames, vous pardonner mutuellement vos torts, vos haines, vos dissensions qui vous font soupçonner de conspirations. Rentrez dans vos consciences, et lisez-y les maux incalculables que peut produire la fureur de vos vengeances. Voyez la guerre du dehors infructueuse par la guerre intestine des départemens. Voyez cette masse généreuse de la plus brillante jeunesse des Citoyens, voler sur nos frontières, pour y répandre un sang pur et sans tache. Et pour qui, grand Dieu ! pour la Patrie seule, et non pour assouvir vos passions et pour remettre un tyran sur le trône.

Mandataires de la République Française, un plus grand dessein me porte vers vous : Oui, tout m'annonce que je réussirai dans mon entreprise. Le salut du peuple, la prospérité de la Patrie, tout doit vous imposer l'obligation de vous réunir. Les aristocrates s'applaudissent de vos divisions. J'ai entendu de mes propres oreilles dans un corridor de spectacle : « Nos affaires vont bien, les coquins de la Convention nationale ne s'entendent plus ; notre triomphe est certain ». O Convention ! laisse-là ce titre et deviens véritablement le sénat français. Deviens l'égal du premier aréopage du monde. Termine tes débats, tes dissensions scandaleuses, et confonds les malveillans. Lève-toi à la hauteur de tes fonctions ; prends toutes les vertus du caractére républicain et des mœurs d'un peuple fier et généreux. Etouffe tout ressentiment particulier et fais place à la félicité publique. Que cette réunion solemnelle fasse pâlir les tyrans de l'europe et frémir les agitateurs du dedans. Que cette réconciliation plus durable que celle qui s'est opérée du temps du tyran, extermine les royalistes et releve nos têtes républicaines, pour faire face aux despostes qui nous combattent.

O mes Concitoyens ! que ne puis je faire passer mon ame toute entière dans la vôtre ; vous ne seriez plus assiégés de craintes de toute espèce, de toutes sortes de passions ; vous ne sentiriez que le besoin de pardonner, et l'amour de l'intérêt public ; vous ne vous occuperiez que de mettre la dernière main à l'édifice de la constitution, et le peuple, qui bénirait votre ouvrage, viendrait par des cris d'allégresse autour de vos séances vous manifester sa gratitude, et vous donner la plus douce récompense de vos travaux faternels.

Pourriez-vous préférer ses malédictions ? Non, c'est impossible ; non, l'égoïsme ne peut vous dominer ; non, un intérêt sordide et toujours nuisible à celui qui s'y laisse entraîner, ne peut dégrader vos cœurs prêts à voler au devant des autres pour cette sainte réunion. O sentimens fraternels ! ô nature ! ô justice ! dons précieux du ciel, descendez au milieu de nos Législateurs ; venez faire disparaître les haînes, les passions, et je reconnaitrai la main de la Providence qui veille depuis si long-temps sur la France.

Lequel des deux côtés abjurera le premier son ressentiment ? Est-ce toi, Montagne, qui descendra la première de ton trône despotique ? Est-ce toi, Plaine, qui n'as pas à descendre, qui marcheras au devant ; où, transportés par un mouvement spontané, les deux partis se confondront-ils au milieu du Sénat Français ?

Montagne, Plaine, Rolandistes, Brissotins, Girondistes, Roberspierrots, Maratistes, disparaissez ; épithètes infâmes ! disparaissez à jamais, et que les noms de Législateurs, de Frères, vous remplacent pour le bonheur du Peuple, pour la tranquillité sociale et pour le triomphe de la Patrie !

Quel exemple de fraternité, Législateurs, les sections de Paris, la Commune et tous les pouvoirs constitués ne vous ont-ils pas donné hier ! Ils ne se sont pas contentés d'avoir veillé à la conservation de vos têtes, mais ils ont encore voulu, par un pacte solemnel avec nos braves volontaires, graver dans tous les cœurs que ces têtes sont absolument enchaînées au salut de la Patrie, qu'une réunion sincère de votre part, peut seule opérer. Pourriez-vous balancer, quand la prospérité de la République vous en fait un devoir sacré ?

Et toi, Peuple de Paris, qu'on cherche à calomnier dans l'Univers entier, sache montrer, par une constance soutenue, que si la Révolution est ton ouvrage, le respect des Lois en sera éternellement le soutien ; qu'en vain, les malveillans réunis pour opérer entre toi et les Départemens, une rupture qui ferait couler ton sang, tu sauras veiller à la conservation de ses représentans.

OLYMPE DE GOUGES.